

**Deux noms de lieu catalans d'origine religieuse:
«Madremanya» et «Marquixanes»**

I. MADREMANYA

Les formes anciennes que je connais du nom de *Madremanya*, localité du «partit judicial» de Gérone, ne remontent pas bien haut. Je ne puis citer en effet que

Martremagna 1691; F. Monsalvatje y Fossas, *Noticias históricas*, vol. XVII, p. 29.

Matremagna 1379; F. Monsalvatje y Fossas, *op. cit.*, vol. XII, p. 521.

Matremagna 1362; F. Monsalvatje y Fossas, *op. cit.*, vol. XVII, p. 29.

Madramanya 1359; *Colección de documentos inéditos del Archivo de la Corona de Aragón*, t. XII, p. 92.

Matremagna 1300; F. Montsalvatje y Fossas, *op. cit.*, t. XVII, p. 29.

Et un nom de ce genre ne se rencontre sauf erreur en aucun autre point de la péninsule ibérique, pas plus qu'en Gaule¹ ou dans le nord et le centre de l'Italie : je ne puis en rapprocher qu'un toponyme de l'île de Capri, *Matremania*, appelé aussi *Matermania*, *Matromania* ou même *Mitromania* et *Mitramonia*. Il s'agit d'une grotte naturelle s'ouvrant sur la mer, à l'est de l'île : elle était divisée en trois salles par des murs de moellons, et le sanctuaire proprement dit se composait de deux parties distinctes, celle du fond

1. On ne peut évidemment songer à rapprocher notre nom des *Marmagne* (Allier, Cher, Côte-d'Or, Saône-et-Loire) et *Marmaigne* (Mayenne), qui remontent à MARCOMANNIA, et qui sont par conséquent des endroits habités jadis par des Marcomans (A. LONGNON, *Les noms de lieu de la France*, p.p. P. Marichal et L. Mirot, Paris, 1920-1929, p. 134). Le *Marmagne* de la Côte-d'Or est appelé *Marcomania* dans un texte de l'an 722 (A. ROSEROT, *Dictionnaire topographique du département de la Côte-d'Or*, Paris, 1924, p. 238).

contenant une niche devant laquelle se trouvait une sorte de petit amphithéâtre avec deux gradins.¹

De toutes ces formes, *Mitramonia* et *Mitromania* sont les plus modernes — et les plus inexactes. *Mitromania*, comme l'a dit très justement M. Norman Douglas,² «is a good example of the mischievous effects of Cicerone-Archaeology», et apparaît pour la première fois en 1842, dans un ouvrage allemand,³ d'où on le voit essaimer à gauche et à droite.⁴ Son origine est claire : c'est que, depuis plus d'un siècle, on a cru retrouver dans cette grotte un lieu dédié au culte de Mithra. Mais, tandis que les premiers archéologues qui hasardèrent cette hypothèse, Domenico Romanelli, par exemple, parlent de la grotte de *Matromania*, et esquissent de ce toponyme des étymologies aventureuses, le rapprochant de *magnum Mithrae antrum* — que cet érudit préfère à *magnum Matris antrum*⁵ — solution qui est acceptée par Mangoni, qui ajoute cependant que «altri sono stati di opinione, venisse tal nome da manibus, ossia Dei-mani»⁶ modifié par la suite en *Mater Manium*, «madre dei Mani», ou en *Mania*, «madre di essi Mania, secondo la Teogonia de' gentili»,⁷ le rapport de Mithra et de la grotte devint, en passant d'un auteur à l'autre, un fait si indiscutable que le nom même du soi-disant sanctuaire du dieu oriental en fut transformé : sous l'influence de Mithra il devint, de *Matromania* ou *Matermania*, *Mitromania* d'abord, et enfin *Mitramonia*, par une heureuse métathèse.

1. Cf. par exemple K. BAEDER, *Italie méridionale, Sicile, Sardaigne* 13^e éd., Leipzig, 1903, p. 157 et L. V. BERTARELLI, *Guida d'Italia del Touring Club italiano, Italia meridionale*, 2^e vol., Milano, 1927, p. 519. Parmi les ouvrages d'archéologie qui s'occupent de cette grotte, je me contente de citer: R. MANGONI, *Ricerche topografiche ed archeologiche sull' isola di Capri*, Napoli, 1834, p. 103 sgg.; J. BELOCH, *Campanien*, 2^e éd., Breslau, 1890, p. 288; Fr. CUMONT, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, t. II, Bruxelles, 1896, p. 251; Edizione archeologica della Carta d'Italia al 1 : 100 000, foglio 196 (*Vico Equense*) par P. Mingazzini, Firenze, 1901, p. 36 de la notice.

2. Norman DOUGLAS, *Capri, Materials for a description of the island*, Florence, 1930, p. 144.

3. K.-A. MAYER, *Neapel und die Neapolitaner*, Bd. 2, Oldenburg, 1842, p. 389.

4. Cf. par exemple O. SPEYER, *Bilder italienischen Landes und Lebens*, Bd. II, Berlin, 1859, p. 129.

5. D. ROMANELLI, *Isola di Capri, manoscritti inediti del Conte della Torre Rezzonico, del Professore Breislak, e del Generale Pommereul*, Napoli, 1816, pp. 38-39.

6. R. MANGONI, *op. cit.*, p. 103.

7. MONS. A. CANALE, *Storia dell' isola di Capri*, Napoli, 1887, p. 86.

Il faut du reste convenir que la phonétique caractéristique du dialecte napolitain laissait un certain champ à la transcription du nom. Et, par ailleurs, ce toponyme semble avoir tenté plus d'une fois l'étymologie populaire : M. Cumont relate que *grotta di Mitromania* — c'est la forme qu'il emploie — serait devenu dans la bouche des paysans de Capri *grotta del Matrimonio* : ils racontent que «Timberio», soit l'empereur Tibère, y célébrait ses unions criminelles.¹ N'empêche que M. Norman Douglas, et avant lui déjà Furchheim,² ont eu parfaitement raison de clouer au pilori les graphies modernes, et de leur préférer *Matromania* ou *Matermania* : il semble bien que celles-ci aient la tradition en leur faveur. Je n'ai pu vérifier, à mon grand regret, l'assertion de M. Norman Douglas, qui veut que ces deux formes soient attestées par des documents du XIV^e siècle déjà; le fait est en tout cas que Coronelli, dans sa carte de l'île qui porte la date de 1696, emploie la graphie «Grotte di *Matremania*»,³ et que rien n'empêche, en principe, de rapprocher ce nom de notre *Madremanya* catalan, puisque ce dernier est précisément orthographié *Matremagna* au XIV^e siècle.

Si les étymologies du *Matremagna* de Capri mentionnées plus haut sont sans valeur, y a-t-il quelque fait, ou quelque hypothèse, qui puisse nous mettre sur le chemin de la vérité? Le premier archéologue qui s'occupa de l'île, Hadrawa, notait déjà qu'«il nome di *Matromania* derivò da *magnum antrum*, o da un' ara, o tempio di *matris magna*».⁴ Bien que cette phrase ne soit pas claire, il paraît néanmoins qu'il a songé à rapprocher ce toponyme *Matremagna* du nom de Cybèle, *Mater magna* : et de cette étymologie nous avons vu un écho dans Romanelli, de même que nous le trouvons dans d'autres ouvrages encore relatifs à l'île. Et Hadrawa motive son opinion en reconnaissant, dans la grotte que d'aucuns ont voulu voir consacrée à Mithra, un sanctuaire de Cybèle : «Qui si ergeva — dit-il — un tempio, ed oggi, per osservarlo, bisogna calare più di trecento piedi immezzo a spine, e piante selvagge. Questo tempio... era tagliato profondamente, ma in linea obliqua,

1. FR. CUMONT, *op. cit.*, vol. cit., p. 251.

2. FR. FURCHHEIM, *Bibliographie der Insel Capri und der Sorrentiner Halbinsel*, 2^e éd., Leipzig, 1916, pp. 48 et 51.

3. P. Vinc. CORONELLI, *Isolario; Atlante Veneto*, t. II, Venezia, 1696.

4. HADRAWA, *Ragguagli di varii scavi nell' isola di Capri*, Dresden, 1794, p. 39.

nella montagna.»¹ Explication qui n'a pas fait fortune, car Romanelli, une vingtaine d'années après, ne la mentionne (que pour remplacer Cybèle par Mithra² : et ce dernier, nous l'avons vu, est même parvenu à façonner à son image ce nom de lieu de Capri.

La question se pose sans doute de savoir si vraiment cette grotte a été un lieu de culte, de Mithra ou de Cybèle. Il est vrai que M. Cumont la mentionne dans sa liste des sanctuaires du dieu oriental, tout en remarquant que l'état de délabrement des ruines rend difficile de déterminer leur destination, et même qu'il serait douteux que cette grotte eût servi de mithréum, s'il était inexact qu'on y eût découvert le bas-relief de marbre blanc, aujourd'hui au Musée National de Naples»,³ bas-relief qui représente le dieu taurobole : mais c'est que justement, comme il le note lui-même, il est douteux que ce bas-relief provienne de la grotte de Matremania. — Il est vrai encore que ce ne serait pas la seule grotte qui aurait été consacrée à Mithra : on en trouve d'autres à Angera, à Epidaurum, à Mocici, à St.-Urban en Carinthie.⁴ Il est vrai enfin que, si notre grotte a été un temple de Mithra, ce n'est point là une raison pour qu'on n'ait pu y adorer aussi Cybèle : M. Cumont a remarqué qu'« aussitôt que nous pouvons constater la présence du culte persique en Italie nous le trouvons étroitement uni à celui de la Grande Mère de Pessinonte, adoptée solennellement par le peuple romain trois siècles auparavant»,⁵ que le plus ancien mithréum connu dans la péninsule, celui d'Ostie, était précisément attenant au metroon,⁶ qu'« à Milan nous constatons des rapports entre les mystes du dieu iranien et les Dendrophores de la Mère Phrygienne»⁷ et que dans presque toutes les localités où se rencontrent des traces du culte de la déesse, se retrouve Mithra⁸ : ce qui s'explique par des raisons de

1. HADRAWA, *op. cit.*, p. 69.

2. D. ROMANELLI, *op. cit.*, p. 39.

3. FR. CUMONT, *op. cit.*, vol. cit., pp. 252-253.

4. FR. CUMONT, *op. cit.*, vol. II, pp. 262-263, 335 et 338.

5. FR. CUMONT, *op. cit.*, vol. I, p. 280.

6. FR. CUMONT, *op. cit.*, vol. cit., p. 333. Cf. particulièrement le vol. II, p. 415 sgg. et p. 523.

7. H. GRAILLOT, *Le culte de Cybèle mère des dieux à Rome et dans l'Empire romain*, Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 107, Paris, 1912, p. 192.

8. M. GRAILLOT, *op. cit.*, p. cit., note I, remarque que cette rencontre est attestée par des textes épigraphiques ou des monuments figurés pour les

convenance, et par le fait aussi que ces deux religions se complétaient, puisque le mithriacisme s'adressait aux hommes seuls, alors que le culte de Cybèle, sentimental et sensuel, était fait plutôt pour les femmes.

Mais cette grotte a-t-elle été un lieu de culte? Beloch déjà avait remarqué que certains détails d'architecture qui s'y rencontrent, l'emploi en particulier de l'*opus reticulatum*, empêchent d'admettre que son agencement soit antérieur à l'époque de Tibère:¹ c'est dire en conséquence qu'il ne peut s'agir d'un sanctuaire de Mithra. Et, tout dernièrement, M. Mingazzini a fait connaître que la grotte avait été fouillée, et que «ne è rimasto confermato quello che già di per sè era chiaro, che non si tratta di un mitreo, ma di un ninfeo ottenuto sistemando artificialmente una grotta naturale». ² Ces fouilles, effectuées par la Surintendance aux antiquités de Naples, n'ont été à ma connaissance relatées nulle part, de sorte qu'il n'est pas possible, pour le moment, de jauger exactement les raisons qui ont poussé à voir un nymphæum dans notre caverne. Je ne puis m'empêcher cependant de remarquer que les substructions, telles qu'elles sont, paraissent assez dissemblables de celles des nymphæa ordinaires; qu'au surplus ce nymphæum manquerait du détail le plus essentiel des nymphæa : la source, ou l'eau. Enfin, même si notre grotte a été affectée à cet usage à un moment donné, il n'est nullement impossible qu'en d'autres temps elle ait été un lieu de culte, et plus précisément un sanctuaire de Cybèle.

C'est là une hypothèse d'autant moins gratuite que le culte de la Grande Mère a toujours été lié aux grottes et aux cavernes. C'est qu'en Asie mineure particulièrement cette déesse, qui était la Dame des montagnes, était aussi la Dame des cavernes qui s'ouvrent dans ses flancs. «Parmi celles qui lui sont consacrées — a écrit M. Graillet — il en est de célèbres : telles la grotte d'Hiérapolis, où les Galles

villes d'Italie suivantes : Angera (Milan), Aquilée, Bénévent, Bergame, Bolsène (?), Brescia, Lanuvium, Ostie, Padoue, Pola, Préneste, Sentinum, Syracuse, Tibur, Velletri, Vérone; pour la Gaule, à Lyon, Vienne, Vieux-en-Val Romey, Trèves; sur les bords du Rhin à Bonn, Cologne, Mayence, Rheinzabern; en Afrique à Philippeville et à Sétif.

1. J. BELOCH, *op. cit.*, p. 289.

2. Edizione archeologica della Carta d'Italia al 1 : 100 000, foglio 196 (*Vico Equense*), a cura di P. Mingazzini, Firenze, 1931 p. 36 de la notice.

peuvent seuls pénétrer sans danger de mort; la grotte de Synnada, dans un marbre dont les taches rouges passent pour être le sang d'Attis; la grotte d'Andeira, qui se prolonge jusqu'à Palaia, et où la Déesse pure présente un caractère particulièrement funéraire; sur le territoire de Cyzique, les Thalamai ou Chambres du Lobrinos, où les Galles déposent les reliques de leur virilité... Sous l'Empire, ces sanctuaires souterrains n'ont jamais cessé d'être fréquentés. A une douzaine de kilomètres d'Hiéropolis, dans une gorge sauvage, s'ouvre une large caverne dont les parois furent incisées de pieux graffites; on y lit une dédicace de Flavianus Menogénès à la déesse Bienfaisante.¹ En Attique, près de Vari, son image et une tête de lion apparaissent encore, taillées dans le rocher, à l'entrée d'une grotte où coule une source : Archédemos de Théra, qui habitait le dème de Kholleidai, quatre ou cinq siècles avant notre ère, avait consacré cette caverne aux nymphes, à Pan, et à Apollon;² Hé-sychius parle des «Κύβελα... ἄντρα καὶ θάλαμοι», Arnobe atteste qu'à Pessinonte même la déesse était adorée dans une grotte.³ Et en Italie aussi, si son culte, comme nous le verrons dans un instant, paraît plus spécialement attaché à celui des eaux, Cybèle ne semble pas moins en rapport, çà et là, avec les grottes : dans le Latium, en particulier, ainsi que l'a remarqué M. Graillet, on pourrait croire qu'elle a voulu se substituer aux déesses telluriques, survivances d'une religion désuète. A Lanuvium, nous la rencontrons auprès de Mater Regina Juno Sospita, dont le culte est lié à celui du serpent dans une grotte;⁴ et dans l'Italie du nord, à Angera, sur le lac Majeur, peut-être avait-elle une grotte ou une chapelle.⁵ Au surplus, dans la moitié sud de la péninsule, Cybèle a conservé un des aspects les plus caractéristiques de son culte, tel qu'il se présentait en Asie mineure : sa caractéristique de Mère de la montagne — et l'on devine combien cet aspect était proche de celui de Cybèle Mère des cavernes. Certaines cimes, dans la région de Venafrum, lui étaient consacrées; près d'Abellinum, elle aurait été vénérée sur une montagne, où à son sanctuaire succéda un sanctuaire de la Vierge, le fameux monas-

1. H. GRAILLOT, *op. cit.*, pp. 394-395.

2. H. GRAILLOT, *op. cit.*, p. 508.

3. PAULY-WISSOWA-KROLL, *Real Encyclopaedie*, 22^e demi-vol., Stuttgart, 1922, col. 2263.

4. H. GRAILLOT, *op. cit.*, p. 422. Cf. *CIL*, XIV, 2094 = VI, 495.

5. H. GRAILLOT, *op. cit.*, p. 444.

tère de Montevergine.¹ Dans la région de Capoue, elle régnait sur le Mont Tifata; à quelques milles d'Equotuticum (Ariano) une station *Ad Matrem Magnam* tirait son nom d'un temple de Cybèle qui se dressait sur une hauteur voisine; sur la côte occidentale du Bruttium, près d'Hipponium (Monteleone di Calabria) une colline s'appelait *Castrum Cybelis* : il y avait là un fanum consacré à la déesse.²

Et un dernier indice que la grotte de Matremania a bien pu servir au culte de Cybèle, c'est l'existence de ce nom même. Toutes les dénominations qui ont été appliquées à la déesse ne l'ont pas été partout également : chaque région avait ses préférences. Or, ainsi que l'a remarqué M. Graillet, le qualificatif d'«Idéenne», qui constitue pourtant son titre de naturalisation romaine, ne se retrouve presque pas dans l'Italie du sud où, comme dans les cultes anatoliens et helléniques, elle est la *Mater Deum* ou la *Magna Mater* : c'est sous ces dénominations, en effet, que nous la rencontrons à Pouzzoles, à Capoue, à Calis, Herculanium, Linternum, Suessula, Venafrum.³

Si donc nous voulons résumer tout ce qui vient d'être dit, nous sommes amenés à constater que nulle raison, nul fait précis ne s'oppose à ce que Cybèle ait été vénérée dans la grotte de Matremania: certains indices, au contraire — le nom même de l'endroit, la popularité du culte de la déesse dans l'Italie méridionale en particulier, ses rapports avec les montagnes et les cavernes — laissent entrevoir que c'est bien à la *Mater Magna* que la grotte de Capri doit sa dénomination.

En a-t-il été de même pour la *Madremanya* catalan? Ce n'est certes pas impossible non plus. On sait que, par la double propagande du commerce et des soldats — par celle-là plus que par celle-ci, d'ailleurs — le couple phrygien d'Attis et de Cybèle eut tôt fait d'avoir des prosélytes dans la péninsule hispanique. «Sa présence est signalée à³ Barcelone, à Tarragone, où Attis veille encore sur le prétendu tombeau des Scipions; à Valence, où se répandit même le type de l'Attis funéraire; à Mahon..., où deux personnages du

1. Sur la superposition du culte de la Vierge à celui de la *Magna Mater*, cf. Th. TREDE, *Das Heidentum in der römischen Kirche, Bilder aus dem religiösen und sittlichen Leben Süditaliens*, vol. II, Gotha, 1890, pp. 85-121. Il est spécialement question de Montevergine aux pp. 86-95.

2. H. GRAILLOT, *op. cit.*, p. 436.

3. H. GRAILLOT, *op. cit.*, p. 434.

pays firent construire un temple de Magna Mater et d'Attis; à Cadix...; à Lisbonne, où les mystères de Cybèle étaient en vogue dès le début du second siècle». Car Cybèle n'était pas moins populaire que son parèdre : on a retrouvé son image à Gérone; on célébrait peut-être des tauroboles provinciaux à Cordoue. Et, remontant un affluent du Tage, franchissant le massif central, elle s'implante dans l'oppidum de Capera, et pénètre jusque dans les régions peu romanisées de la Galice, des Asturies, de la Cantabrie.¹ Enfin, dans une région voisine aussi de l'actuelle Catalogne, soit dans la Narbonnaise, les témoins du culte de Cybèle sont très nombreux: parmi ceux qui sont les plus proches des Pyrénées, nous pouvons signaler ceux de l'ancienne Electum, soit Alet, dans l'Aude, où a été retrouvée une dédicace à la Mater Deum; et à Narbonne ont été remis au jour des autels² et des Attisfunéraires.³

Il est vrai que, si l'on en juge du moins par la demi-douzaine d'inscriptions hispaniques donnant le nom de la déesse, celle-ci paraît avoir été connue dans cette portion de l'empire romain plutôt sous ce nom de *Mater Deum* : une seule inscription lui donne le titre de *Mater Idaea*, et une seule celui de *Mater Magna*. Mais n'est-ce qu'un pur hasard, si cette dénomination se retrouve justement dans une inscription de Mahon, c'est-à-dire sur celle qui est la plus rapprochée de l'actuel Madremanya?

An surplus, son culte paraît avoir eu en Espagne un caractère plus spécifiquement lié à celui des eaux. Sans doute, en Asie mineure déjà, Cybèle est-elle connue sous les traits de Dame des sources — des sources qui naissent dans les montagnes. «Comme aux temps lointains où prospérait le sanctuaire de Boghaz-Köi (Pteria), plus d'un Métroon se dresse à proximité d'une source abondante, près d'un étang, au bord d'un lac. A Nicée, sur le lac Ascania, à Synaos et Milétopolis, sur les lacs de même nom, à Keretapa, sur le lac Aulindenos, à Limnobia sur un autre lac Ascania, dans Apamée, la cité des eaux, il y a corrélation certaine entre les attributions de la Mèter et le site de la ville. Déesse de salut, dispensatrice de

1. H. GRAILLOT, pp. 473-474 et 475-476. Cf., à la p. 474, note 1, les indications épigraphiques et autres relatives à chacun des points où a été signalé le culte de Cybèle ou d'Attis.

2. *CIL*, XII, 4321-4329.

3. H. GRAILLOT, *op. cit.*, pp. 446-447.

santé, elle tient plus spécialement sous son empire les sources qui guérissent. C'est à ce titre aussi qu'on l'adore dans Alia, Apamée, Attouda, Clazomènes, Dorylaion, Hiéropolis, Laodicée, les deux Magnésies, Nysa et Tralles, Philadelphie, Prusa, Tarse, qui possèdent des eaux thermales et minérales.¹ En Grèce aussi, c'est auprès d'abondantes fontaines, aux sources des rivières, qu'on l'adore : elle a pour cortège les nymphes, les dieux fleuves et Pan aux pieds fourchus; elle s'associe au dieu médecin Asclépios. Elle avait un sanctuaire à Képhisia, près de la source du Céphise; à Khandri, près de celles de Kalogréa : et la grotte de Vari dont nous avons parlé protégeait une source limpide.² En Italie, elle succéda sans doute, à Castrimoenium (Marino), à la Dea Ferentina, déesse topique des sources et des bois; à Gabii, célèbre par son lac et la fraîcheur de ses eaux vives, et qui devint sous l'Empire une station hydrothérapique à la mode, elle tend à supplanter la divinité locale. Elle a un sanctuaire à Vulsinii (Bolsena), sur le lac du même nom, un autre à Alba Fucensis, sur le lac Fucino, à Verula des Herniques, dont le lac a disparu, sur les bords du Lacus Sabatinus (lago di Bracciano), dans l'actuelle Anguillara, et près du Lago di Paola, aux pieds du cap Circé. Elle est la protectrice des sources de l'Almo, tout à côté de Rome; on lui a dédié un temple dans la vallée supérieure de l'Anio, non loin de la prise d'eau de l'Aqua Marcia, près des étangs et des fontaines qui alimentaient les aqueducs de l'Aqua Augusta et de l'Aqua Claudia. Et on a mis sous sa tutelle les eaux douées de vertus curatives en particulier : les Aquae Albulae, sources sulfureuses qui sourdaient sur la via Tiburtina; les eaux de Verulae, d'Anagnia (Anagni), de Nomentum (Mentana), de Falerii (Civita Castellana), d'autres encore peut-être.³ Ailleurs aussi dans l'Empire, Cybèle a ce même caractère : à Aurelia Aquensis, la moderne Baden; à Kreuznach, qui possède des eaux salines et iodurées; à Moutiers, localité voisine de Salins et de Brides-les-Bains; en Narbonnaise, à Electum (Alet), station d'eaux ferrugineuses sur les bords de l'Aude; en Lusitanie, à Caldas de Vizella, dont les Romains connaissaient les sources sulfureuses.⁴

1. H. GRAILLOT, *op. cit.*, p. 395.
2. H. GRAILLOT, *op. cit.*, pp. 507-508.
3. H. GRAILLOT, *op. cit.*, pp. 422-424.
4. H. GRAILLOT, *op. cit.*, pp. 419-420.

Rien d'impossible dès lors, si en un autre point de la péninsule ibérique, à *Madremanya* justement, Cybèle a été considérée comme une divinité tutélaire des eaux curatives : ce ne peut être un simple jeu du hasard, qu'en cette localité de *Madremanya*, il y ait une source d'eaux bicarbonatées et ferrugineuses.¹

Il serait tentant, sans doute, de supposer que le culte de la Magna Mater, en cet endroit de la Tarragonaise, comme ailleurs, en Gaule, tira une partie au moins de sa popularité de la préexistence du culte des déesses-mères celtiques. En principe, rien n'est moins improbable : Cybèle, dont le culte se liait si étroitement en effet à la vie du sol, Cybèle qui était en même temps dame des montagnes, des cavernes et des sources, Cybèle dont le quadrige était le symbole des quatre éléments, pouvait aisément apparaître comme une divinité de même ordre que les mères, d'essence supérieure seulement. Et cette superposition, ou cette juxtaposition, M. Graillot l'a constatée à plus d'une reprise en Gaule : à Vichy, à Royat, dans la région de Riez, à Bordeaux sans doute, à Moutiers-en-Tarentaise, où une inscription est dédiée à la *Matri Deum et matronis Salvennis*,² et jusque dans les campagnes, entre Nevers et Cosne, dans l'Allier, dans la Nièvre, et sur bien d'autres points encore de la Gaule.³ Il faudrait admettre en ce cas que, comme en Gaule, le culte des déesses-mères dans cette partie de l'Empire a été populaire : or, les renseignements qu'on possède sur ce culte, dans la péninsule hispanique, sont fragmentaires. On est allé jusqu'à dire que les quelques inscriptions mentionnant les matres n'ont comme dédicants que des soldats ou des voyageurs, qui ont transporté en pays étranger un usage de leur patrie;⁴ on a remarqué que l'Aquitaine et la région de la Narbonnaise qui en est contiguë ne semblent guère connaître, elles non plus, ce culte des matres ou matronae. Il n'en reste pas moins qu'une inscription provenant de Peñalva de Castro porte une dédicace aux *Matres Brigiacaë*, qu'une autre, retrouvée aux alentours de Sepúlveda, porte le nom de *Matres*, sans épithète, ce qui est le cas peut-être aussi pour une autre inscription, dont la lecture n'est pas cer-

1. Cf. *Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana (Enciclopedia Espasa)*, t. XXXI, p. 1379.

2. Cf. R. CAGNAT, *Année épigraphique*, 1905, n.° 140.

3. H. GRAILLOT, *op. cit.*, pp. 457-459.

4. Cf. J. HILD, in SAGLIO et POTTIER, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. III, p. 1636.

taine cependant, mise au jour à Muro de Agreda, près de Soria; qu'une autre enfin, à Coruña del Conde, est dédiée aux *Matres Gal-laecae*¹ : ce qui fait que M. Toutain ne voit pas de difficulté à admettre que ce culte des déesses-mères, comme celui des Proxumae, a été pratiqué dans la péninsule.² Jusqu'à plus ample informé, il me paraît néanmoins plus prudent de ne voir, dans ce témoignage toponymique comme dans les traces archéologiques du culte de la Mater Magna en Espagne, qu'une pure et simple influence orientale: M. Toutain déjà a remarqué que les vestiges laissés par les religions asiatiques en Afrique et en Gaule sont groupés, soit dans les ports par lesquels ces provinces communiquaient avec l'Italie, soit le long des voies commerciales de pénétration.³ Il ne serait pas impossible, dès lors, que ce soit d'Italie, ou d'Orient directement, peut-être, sans qu'il y ait eu d'intermédiaire, que le culte de Cybèle est parvenu dans cette région, assez profondément latinisée, qui fait la Catalogne d'aujourd'hui.

2. MARQUIXANES

Dans une étude parue il y a quelques années, j'avais rangé ce toponyme, porté par une petite localité des Pyrénées-Orientales placée sur la crête d'un rocher dominant la rive droite de la Tet et le ravin de la Coma d'Espirà, parmi les noms en -ANUM, -ANA de la

1. *CIL*, II Suppl. 6338, et II 2764, 2848 et 2770.

2. J. TOUTAIN, *Les cultes païens dans l'empire romain*, t. II, Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, sciences religieuses, vol. XXV, Paris, 1911, p. 142. Il est improbable que le nom de lieu *Madrona*, donné sous cette forme déjà dans l'acte de consécration de la cathédrale d'Urgel (P. PUJOL, *L'acte de consagración i dotació de la catedral d'Urgell de l'any 819 o 839, Estudis romànics (Llengua i literatura)*, vol. II, Biblioteca filològica de l'Institut de la Llengua catalana, vol. IX, Barcelona, 1917, p. 109), et qu'une montagne appelée *Matrona* en 1013 (J. MAS, *Notes historiques del bisbat de Barcelona*, vol. IX; *Rúbrica dels Libri antiquitatum de la Seu de Barcelona*, 1.^a part, Barcelona, 1914, p. 143), et située sur territoire de Papiol, soient des témoignages du culte des déesses-mères : celles-ci, en effet, tant en Espagne que dans les régions voisines, étaient plutôt appelées *matres* que *matronae*. Il n'est pas impossible cependant que M. Meyer-Lübke ait eu raison de voir dans le *Madrona* d'Urgel un nom d'origine celte (cf. W. MEYER-LÜBKE, *Els noms de lloc en el domini de la diocesi d'Urgell*, BUTLLETÍ DE DIALECTOLOGIA CATALANA, vol. XI (1923), p. 9, et A. GRIERA, *Gramàtica històrica del català antic*, Barcelona, 1931, p. 25).

3. J. TOUTAIN, *op. cit.*, vol. cit., p. 102.

Catalogne et du Roussillon.¹ Après en avoir mentionné les formes anciennes qui suivent:

Marexanis 1257; F. Monsalvatje y Fossas, *Noticias históricas*, vol. XXIII, p. 439.

Marchexanes 1163; P. de Marca, *Marca hispanica*, col. 1335.

Marechexanes 1102; P. de Marca, *op. cit.*, col. 1225.

Matrechexanas 1025; F. Monsalvatje y Fossas, *op. cit.*, vol. XXIV, p. 80, et B. Alart, *Cartulaire roussillonnais*, Perpignan 1880, p. 46 j'ajoutais ceci, cependant : «S'il n'est pas difficile de deviner que la forme actuelle est due à l'étymologie populaire *marquise*, il est par contre impossible de savoir quel est le nom de personne contenu dans la forme de 1025 : je n'en puis rapprocher ni un nom latin ni un nom germanique».

C'est qu'en effet nous ne sommes nullement en présence d'un toponyme en -ANUM, ou mieux en -ANAS, correspondant comme formation aux *Arenianes*, *Avellanes*, *Cabrianes*, *Prunyanes*² catalans, mais d'un composé de MATRES *CAXANAS, «mères-chênes», nom se rapportant, comme nous le verrons plus loin, au culte des arbres.

A première vue, cette forme *CAXANAS peut paraître étrange. Mais il faut remarquer tout d'abord que les graphies anciennes données plus haut ne s'expliquent guère par un CASSANAS, alors qu'au contraire le *chexanas* de 1025, 1102 et 1163 trouve sa raison d'être dans un étymon *CAXANAS, puisqu'un *a* protonique suivi du groupe -cs- aboutit en catalan ancien à -e- (M. Griera cite par exemple *lexets*, *lexava*, formes du verbe LAXARE et *nexer* < NASCERE),³ et que le phénomène -cs- > ε, ayant passé par les étapes *is, *iē, avait eu lieu déjà au début du XI^e siècle selon M. Fouché, étant donné que dans un document de 1030 publié par Miret i Sans on trouve précisément *nexer* < *nacsere < *NASCERE, et *uexela* < *VACSELLA.⁴ Quant à l'-i- de la forme actuelle, il s'explique lui aussi le mieux du monde par influence d'une palatale sur un *a* initial : en

1. P. AEBISCHER, *Etudes de toponymie catalane*, II. *Les noms en -anum, -acum et -ascum de la Catalogne et du Roussillon*, Mémoires de l'Institut d'Etudes catalanes, Secció Filològica, vol. I, Barcelona, 1928, p. 228.

2. P. AEBISCHER, *op. cit.*, pp. 185, 186, 194 et 247.

3. A. GRIERA, *Gramàtica històrica del català antic*, Barcelona, 1931, p. 70.

4. P. FOUCHÉ, *Phonétique historique du Roussillonnais*, thèse de Toulouse, Toulouse, 1924, p. 146.

roussillonnais moderne, en effet, LAXARE donne *dicá*, arab. SCHARAB devient *cirop*, EX-SARMENTU aboutit à *çairmén*.¹ Et ce phénomène était déjà connu du catalan ancien.² Enfin, les finales *-es* de nos graphies des XI^e et XII^e siècles s'expliquent très naturellement aussi par un *-as* final : M. Griera signale des formes plurielles féminines *Garbes*, *planes* pour le Vallespir en 1168,³ et M. Fouché, tablant sur des graphies *eguals* < AQUALES, *maneras* < MINARIAS de 1010, et *estadga* pour *estadge* < *STATICU en 1074-1090, remarque qu'on est en droit de supposer que *a* et *e* atones avaient dès le XI^e siècle une tendance à s'affaiblir en *ɣ*, non seulement à la finale mais dans toute autre position; quant à la terminaison *-AS* en particulier, il note que la graphie *-es* commence à apparaître dès la fin du X^e siècle et le début du XI^e, c'est-à-dire contemporanément à la plus ancienne forme *Matrechexanes*.⁴

Au surplus cette forme *CAXANAS ne serait pas isolée. Il faudrait y voir un simple dérivé en *-ANA* d'un radical *CAX- : or ce radical, précisément, a été depuis longtemps postulé par M. Meyer-Lübke pour l'espagnol *quejigo* «espèce de chêne».⁵ Il est vrai que le savant linguiste, bien qu'il ait vu son hypothèse acceptée par Schuchardt,⁶ s'est montré plus réservé par la suite : tandis que dans son compte-rendu de 1886 il lui paraissait que ce *cass-*, *cax-* était le même radical que celui qui était à la base du français *chêne*, il a écrit, une quinzaine d'années plus tard, que cette «zusammenstellung von *chêne* mit span. *quejigo*... möchte ich... heute nicht mehr so entschieden vertreten, weil die geographische kontinuierität des stammes *cax-* durch das provenzalische *cass-* gesprengt wird, es sei denn, dass in dem mittleren striche gallisch *cs* zu *ss* geworden wäre. Dass etwa durch dissimilation *caxanus* hier in *cassanus* umgestaltet worden sei, wie nach Brugmann lat. *cossim* aus *coxim* entstanden ist, ist kaum

1. P. FOUCHÉ, *op. cit.*, p. 70.

2. A. GRIERA, *op. cit.*, p. 49.

3. A. GRIERA, *op. cit.*, p. 54.

4. P. FOUCHÉ, *op. cit.*, p. 86.

5. W. MEYER(-LÜBKE), dans un compte-rendu d'un article de C. MICHAELIS, *Studien zur spanischen Wortschöpfung*, *Miscellanea di filologia e linguistica in memoria di Nap. Caix e U. A. Canello*, Firenze, 1886, pp. 113-166 (il était question de *quejigo* à la p. 147), compte-rendu paru dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. XI (1887), p. 270.

6. H. SCHUCHARDT, *Zum Iberischen, Romano-baskischen, Ibero-romanischen*, *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. XXII (1899), p. 197.

anzunehmen».¹ Mais si *chêne* français s'explique plus heureusement par CASSANUS, il n'en reste pas moins que l'hypothèse de l'existence d'un radical *CAX- dans l'espagnol *quejigo* n'était point si mauvaise : c'est avec beaucoup de raison, me semble-t-il, que M. Meyer-Lübke l'a maintenue en précisant, il y a quelques années, que le ribagorçan *kasigo*, comme l'espagnol *quejigo*, remontent à ce thème.²

Ce *CAX-, du reste, n'expliquerait pas seulement fort bien le *quejigo* espagnol — il n'y a qu'à penser à CAPIO > *quepo*, CASEUM > *queso*, AXEM > *eje*, TAXUM > *tejo*, TAXONEM > *tejón*, MAXILLAM > *mejilla* pour en être convaincu — mais aussi les formes dialectales *cajico* «árbol que produce los o las glanes (bellotas de una clase inferior, que se destinan solamente a los animales)» de l'aragonais, le *kasigo* de Ribagorça, le *cajica* «roble» de Santander, le *quejio* de Salamanque, le *quejigo* de la Galice, le dérivé *cajigal*, *cajigar* de Litera, et sans doute le *caxiga* de l'asturien, bien que ce mot y ait la valeur différente de «érica arbórea, especie de brezo».³ M. Bertoldi, se basant sur des renseignements fournis par Colmeiro, Rolland et Saroïhandy, mentionne encore *quejiga* à Burgos, *caxigo* à Huesca, *caixico* à Bielsa, Plan et Benasque⁴ : on pourrait dès lors être tenté comme lui de voir dans ce mot un vocable typiquement septentrional de la péninsule ibérique. Mais quelques toponymes laissent entrevoir au contraire que CAX-, ou ses dérivés, sont ou tout au moins ont dû être connus dans une aire bien plus vaste, puisque, à côté de *Cajigar*, localité du municpe de Sant Esteve del Mall (Huesca), de *Cajigal*, sur territoire d'Oviedo, de *Quejigal*, nom d'un village de la province de Salamanque, près de Canillas de Abajo, nous avons un *Quejigal* à Montefrío (Grenade), un autre *Quejigal* encore désignant des maisons à Constantina (Séville), un *Quejigo*

1. W. MEYER-LÜBKE, *Die Betonung im Gallischen*, Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften in Wien, phil.-hist. Klasse, Bd. CXLIII (1901), pp. 42-43, note 1.

2. W. MEYER-LÜBKE, *Das Katalanische*, Heidelberg, 1925, p. 142, note 2. Pour notre *chexanes*, une base *CASSIANAS me paraît peu probable, puisqu'en roussillonnais *BASSIAT devient *bdtèl*, et CRASSEA *grdtèl* en catalan, d'après M. FOUCHÉ, *op. cit.*, p. 195.

3. Quelques-unes de ces formes se trouvent dans SCHUCHARDT, *art. cit.*, p. 197; les autres m'ont été aimablement communiquées par M. Jud.

4. V. BERTOLDI, *Problèmes de substrat*, Bulletin de la Société de linguistique, t. XXXII (1931), p. 132.

porté par un village de la province de Huelva, près de Jabngo, et un *Cajigosa*, dans la province de Malaga, territoire de Vélez-Málaga.¹ Rien d'étonnant, dès lors, si ce même radical a été connu dans la partie nord-est de la péninsule aussi : le contraire serait même improbable.

Cela d'autant que *quejigo* désigne le *Quercus lusitanica* Webb.² — et non pas l'yeuse, comme le disent certains dictionnaires;³ quant au sens d'«érable» qu'a le composé *quejigo arce*, d'après Rolland,⁴ qui renvoie à l'ouvrage de Colmeiro, et que *quejigo* aurait eu en ancien espagnol selon Nemnich, cité par M. Bertoldi, sens qui se retrouverait dans le dérivé *quejigar* «trait de bois planté de *Acer campestre* L. mêlé à *Quercus pubescens*»,⁵ il semble bien secondaire: puisque, comme le note M. Bertoldi, d'après Hegi,⁶ l'érable se trouve très fréquemment associé, dans les régions méridionales, avec différentes variétés de *Quercus*, si bien que cette association constitue une végétation mixte bien connue dans tous les bois d'Europe, il est aussi probable que ce soit le chêne qui ait donné son nom de *quejigo*, dans certains cas, à l'érable, que le contraire —, et que cette *Quercus lusitanica* Webb. se retrouve en Catalogne : elle est signalée spécialement dans la région du Montserrat. Mais qu'en était-il dans le Roussillon? Si cette espèce de chêne prospère aussi dans l'Afrique du nord, en Orient et jusqu'aux Canaries,⁷ elle paraît inconnue en France. Sans doute a-t-il pu en être autrement il y a dix siècles et plus; sans doute le radical *CAX- dans une région qui était en si étroits rapports avec l'Espagne comme l'a été le Roussillon, a-t-il pu désigner un genre de quercus voisin, cela d'autant plus facilement que le

1. *Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana (Enciclopedia Espasa)*, t. x, pp. 493-494, et XLVIII, p. 900.

2. Cf. Blas LÁZARO e ILIZA, *Compendio de la flora española*, 3.^a ed., t. II, Madrid, 1920, pp. 272-274, et M. WILLKOMM et J. LANGE, *Prodromus florum hispanicae*, vol. I, Stuttgartiae, 1861, p. 241.

3. Par exemple F. CORONA BUSTAMANTE, *Diccionario español francés*, Paris, 1901, p. 1108, et SAINT-HILAIRE BLANC, *Novísimo diccionario francés-español y español-francés*, t. I, Paris et Lyon, 1860, p. 1065, qui ne définit du reste *quejigo* que par «espèce de chêne vert», ce qui est aussi inexact, les feuilles du *Quercus lusitanica* n'étant justement pas persistantes.

4. E. ROLLAND, *Flore populaire*, t. III, Paris, 1900, p. 148.

5. V. BERTOLDI, *art. cit.*, p. 131.

6. G. HEGI, *Illustrierte Flora von Mittel-Europa*, München, s. d. Bd. III, p. 110.

7. M. WILLKOMM et J. LANGE, *op. cit.*, vol. cit., p. 241.

Quercus lusitanica, par plusieurs de ses caractéristiques — forme et caducité des feuilles, aspect général — rappelle de très près d'autres espèces du même genre. Si même l'on veut faire abstraction de la présence de Marquixanes pour conclure à l'existence de *CAX- en Roussillon, on peut, me semble-t-il, faire appel à un autre toponyme, *Queixans*, qui est en Catalogne, c'est vrai, mais dans une région (celle de Puigcerdà) toute voisine de celle où nous rencontrons Marquixanes. Voici quelques-unes des formes anciennes les plus caractéristiques de ce nom de lieu :

Chexans 1087; P. de Marca, *Marca hispanica*, col. 1183.

Kexanos 1020; F. Monsalvatje y Fossas, *Noticias históricas*, vol. 1, p. 253.

Kexanos 839; P. Pujol, *op. cit.*, p. 113.

M. Meyer-Lübke a expliqué ce *Quexans* par une dérivation en -ANUS du gentilice CASSIUS;¹ en rapportant cette étymologie, j'ai moi-même ajouté qu'il pourrait être question aussi d'un dérivé de CASCIIUS, ce qui rendrait plus aisément compte des anciennes graphies avec -x.² Mais ne pourrait-il pas plutôt s'agir d'un *CAX(I)US, qui aurait pris naissance ainsi : les populations romanisées de la région auraient mis en rapport le gentilice latin *Cassius* avec le nom désignant le chêne, en gaulois, et auraient donné par la suite une empreinte plus locale à ce *Cassius* en en faisant **Caxius*, du fait que chez eux le chêne portait un nom formé de *CAX-, qu'ils savaient correspondre au CASS- du *casanos* gaulois? Le problème est d'autant plus délicat, certes, qu'il s'agit des aboutissants des groupes -SSY-, SCY-, -CSY-, si voisins les uns des autres. Mais s'il est vrai que *BASSIAT > *bâçç* en roussillonnais, que CRASSEA > *grâçç* en catalan, comme je l'ai dit plus haut déjà, suivant en cela M. Fouché; s'il est vrai en d'autres termes que le groupe -SSY- ne palatalise pas le -a- initial qui précède — pas plus qu'il ne le palatalise en espagnol, au témoignage de M. Zauner³ — il faut renoncer à CASSIUS pour expliquer *Quexans*, et ne retenir que CASCIIUS ou *CAX(I)US. Pratiquement, ces deux formes sont du reste presque identiques, puisque, pour aboutir à *ç*, -sc- + *ç*, i a dû précisément passer par une

1. W. MEYER-LÜBKE, *Els noms de lloc...*, pp. 12 et 29.

2. P. AEBISCHER, *op. cit.*, p. 248.

3. A. ZAUNER, *Allspanisches Elementarbuch*, 2. Auflage, Heidelberg, 1921, p. 47.

première étape *cs*¹ : c'est dire que, dans cette région de la Romania, CASCIVS a dû devenir très tôt **Caxius*. De sorte que cette évolution a pu se produire grâce à des raisons purement phonétiques : mais doit-on complètement exclure la possibilité d'une analogie, ou, disons mieux, d'une étymologie populaire? Et faut-il renoncer à voir là un indice de plus que **CAX-* «espèce de chêne» est bien à la base de MATRES **CAXANAS* > *Marquixanes*?

J'y suis d'autant moins disposé que ces *Matres caxanae*, ces «mères-chênes», ont tous les droits du monde à la vie. Si elles ont existé (ce que je crois), c'était incontestablement des divinités féminines identiques aux dryades grecques, que l'on vénérât dans quelque vieux chêne, sous les espèces duquel elles se manifestaient, ou dans lequel elles étaient censé habiter. On a remarqué déjà que dans la région pyrénéenne précisément, où les mouvements de peuples furent relativement peu importants, et où les vieilles races néolithiques se maintinrent solidement dans le pays, le culte des arbres avait une profonde vitalité.² Dans plusieurs vallées des Pyrénées on a retrouvé des autels dédiés à *Fagus*, au dieu-Hêtre,³ au dieu *Sex-Arbores*, adoré sans doute dans un bosquet sacré qui avait fini par être personnifié en un unique dieu local, le dieu-des-Six-Arbres,⁴ au *deo Robori*, adoré dans la région d'Angoulême.⁵ Par ailleurs, plusieurs auteurs anciens parlent du culte du chêne chez les Barbares : Maxime de Tyr, entre autres, raconte que chez les Celtes un grand chêne tenait lieu de statue de Jupiter,⁶ Claudien fait une allusion aux chênes sacrés de la forêt Hercynienne. Selon Jullian, de même que les *Bituriges Vivisci* auraient pris leur surnom au nom du gui, plante sacrée, ainsi le nom des dieux *Casses* des contrées rhénanes seraient-ils des dieux-chênes, et leur nom se retrouverait dans celui des *Veliocasses* et des *Baiocasses*,⁷ ainsi que dans *Cassinatos*, qui signifierait «fils du chêne». Les Gallo-Romains de la

1. P. FOUCHÉ, *op. cit.*, p. 143.

2. Ch. RENEL, *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, Annales du Musée Guimet, Bibliothèque de vulgarisation, t. XXI, Paris, 1906, p. 158.

3. *CIL*, XIII, 33, 223, 224 et 225.

4. *CIL*, XIII, 129, 132, 175, etc.

5. *CIL*, XIII, 1112. La dédicace est la suivante : «*Deo Robori et Genio loci*»; mais, ainsi que le remarque RENEL, *op. cit.*, p. 158, note 1, c'est en réalité le dieu-Rouvre qui est le génie du lieu, précisément.

6. Cf. JULLIAN, *Revue des études anciennes*, 1902, p. 275, note 5.

7. C. JULLIAN, *art. cit.*, p. 256.

Cisalpine connaissaient enfin des divinités féminines du nom de *Fatae Dervones* ou de *Matronae Dervonnae*,¹ noms qui seraient fort rapprochés de celui de nos *Matres Caxanae*, puisque les noms des *matres* ou *matrae* — cette dernière forme étant d'origine celtique, comme paraît le prouver l'inscription de Nîmes *Ματρειβο Ναμαυσιναβο*² — et des *matronae* n'étaient que des noms différents portés par des nymphes de même nature, des nymphes qui étaient, comme l'a dit Ch. Renel, «la personnification, sous forme féminine, des forces divines éparses dans les campagnes, des esprits des eaux, des rochers ou des forêts; elles étaient l'énergie de la sève qui gonfle les tiges des plantes et fait verdier les feuilles aux rameaux des arbres; ...elles étaient en un mot les puissances de vie et de fécondité»,³ et que d'autre part *Dervones* ou *Dervonnae* sont certainement dérivés de DERVO-, qui a désigné le chêne dans une partie au moins de la Gaule — le gallois *derw* et le breton *derw* ont encore ce sens⁴ — alors que *DRU, *DERWA a pris la valeur de «sapin» dans les dialectes gaulois des Alpes,⁵ et que *Dervones* et *Dervonnae* sont ainsi des homonymes de **Caxanae*, pour autant que **derwa* et **cax-* ont désigné la même espèce de chêne.

Dans l'Helvétie romaine aussi, il paraît bien qu'on a adoré les dieux-chênes. Le *Chasseron*, montagne qui domine le lac de Neuchâtel, a un nom qui remonte à KASSANON(O)- «forêt de chênes» — forêts dont les traces n'ont pas complètement disparu — et sous le sommet on a retrouvé, outre différents objets votifs, hachettes, clochettes, quantité de pièces de monnaie provenant d'offrandes, ce qui a permis de hasarder l'hypothèse très vraisemblable de l'existence à l'époque romaine — ces monnaies du Chasseron se répartissent sur une période d'environ six siècles, puisqu'elles vont de Pompée à Héraclius I^{er}⁶ — d'un sanctuaire construit sur la crête nord, qui se serait détachée et aurait entraîné l'édicule qui la domi-

1. Les *Fatae Dervones* sont mentionnées dans une inscription provenant de Cavalsesio près de Brescia (*CIL*, v, 4208), et les *Matronae Dervonnae* sont connues par une inscription de la même région (*CIL*, v, 5791).

2. *CIL*, XII, p. 383, n. 1.

3. Ch. RENEL, *op. cit.*, p. 270.

4. G. DOTTIN, *La langue gauloise*, Paris, 1920, p. 251.

5. J.-U. HUBSCHMIED, *Bagako-*, **Bagon(o)*- «forêt de hêtres». *Étude de toponymie suisse*, Revue celtique, t. L (1933), p. 255, note 1.

6. J. GRUAZ, *Les trouvailles monétaires du Chasseron*, Revue suisse de numismatique, t. XIX (1913), pp. 161-166.

nait : sur le versant nord, les traces de cet éboulement seraient encore visibles.¹ On s'est demandé à quelle divinité gauloise ce sanctuaire avait pu être dédié : après avoir songé à Teutatès ou à Jupiter, M. Gruaz conclut² que cette attribution pose un problème insoluble, «à moins qu'une inscription brusquement surgie du sol un jour ne nous dévoile le mystère, ce qui est très peu probable», et ajoute que «d'ailleurs, en dehors des attributions déterminées qui pouvaient en faire Mercure, Jupiter, Mars ou Apollon, le dieu qu'on honorait au Chasseron était avant tout et surtout le patron, le dieu tutélaire de la contrée». Considération juste, en vérité : nous avons affaire sans aucun doute à un dieu topique; et si le nom de celui-ci ne nous a été conservé par aucune inscription, il nous a par contre été transmis par la toponymie : la montagne et le sanctuaire étaient dédiés à un dieu-chêne.

Jusqu'à l'époque moderne du reste, on trouve en Suisse des traces de croyances au caractère divin des chênes. Dans le Jura bernois, beaucoup de ces arbres renferment une image ou une statue de la Vierge ou d'un saint; un chêne près de Delémont s'appelle *Notre-Dame du chêne* : et dans cette région, la loi ordonnait naguère à chaque nouveau marié de planter trois chênes la première année de son mariage, et de les entretenir.³ Et des traces analogues se retrouvent çà et là en France. Les *Chêne Notre-Dame*, *Chêne de la Vierge*, *Notre-Dame du Chêne*, *Bonne-Dame du Chêne*, *Chapelle au Chêne*, noms de diverses localités où se trouve ou se trouvait autrefois une chapelle dédiée à la Vierge, à côté d'un vieux chêne, et souvent même dans le creux d'un de ces arbres, sont des témoins de la christianisation du culte païen des chênes, christianisation où la Vierge a remplacé la dryade antique, qui subsiste d'ailleurs dans les noms de *Chêne des Fées*, *Chêne des Dames*,⁴ dames et fées n'étant que les dénominations populaires et l'écho lointain des déesses-mères et des nymphes de l'antiquité. Et bien que les traces de la dendro-

1. J. GRUAZ, *art. cit.*, p. 160.

2. J. GRUAZ, *Le Chasseron et les temples de montagne*, Revue historique vaudoise, 21^e année (1913), p. 54. Sur ce temple et les trouvailles du Chasseron, cf. encore D. VIOLLIER, *Carte archéologique du canton de Vaud*, Lausanne, 1927, pp. 99-100.

3. E. ROLLAND, *Flore populaire*, t. x, Paris, 1913, p. 137.

4. A. DAUCOURT, *Traditions populaires jurassiennes*, Archives suisses des traditions populaires, t. VII (1903), pp. 184-185.

latrie, comme l'a noté Sébillot, soient moins apparentes et beaucoup plus rares que les restes du culte des pierres ou des sources, on a néanmoins recueilli certains faits probants, appartenant presque tous à la moitié nord de la France : non loin d'Angers, par exemple, un chêne nommé Lapalud, que l'on regardait comme aussi vieux que la ville, était couvert de clous jusqu'à la hauteur de dix pieds : chaque ouvrier charpentier, menuisier ou maçon passant près de ce chêne y fichait un clou, selon un usage immémorial. D'autre part les chênes semblent avoir été en relation avec des croyances relatives au mariage ou à la fécondité : jeunes gens et jeunes filles — celles-ci surtout — qui voulaient se marier dans l'année allaient jadis se frotter à un chêne qui avait poussé, à quelque distance du bord, dans un étang près de Bécherel (Ille-et-Vilaine), et les jeunes époux qui allaient en pèlerinage à la Sainte-Baume (Var) pour avoir des enfants devaient, en entrant dans la forêt, embrasser le premier tronc de chêne qu'ils rencontraient, en demandant tout bas à sainte Madeleine de leur donner une progéniture. Quelques arbres, des chênes en particulier, étaient enfin associés à des espèces de cérémonies juridiques, de jugements de Dieu : ainsi en était-il à Carentoir, dans les Vosges, en Franche-Comté.¹

Et les populations du sud des Pyrénées, comme celles qui habitaient les régions plus septentrionales, paraissent avoir connu elles aussi le culte des arbres, bien que les indices que nous en avons, soient, à ma connaissance du moins, rares et dispersés. Sans doute est-il imprudent de conclure à l'existence d'un culte semblable, comme l'a fait M. Leite de Vasconcellos, en se basant simplement sur la présence d'un toponyme *Nemetobriga*, « cité du bois sacré » en celtique, ou sur le dessin, sur le revers des monnaies de quelques villes, de palmes ou de branches d'arbres;² sans doute est-il audacieux aussi, comme l'a fait ce même savant, de supposer que le dieu Aernus présidait à la végétation arborescente, parce que, sur un des ex-voto qui lui furent consacrés, le sommet de la pierre,

1. P. SÉBILLOT, *Le Folk-lore de France*, t. III, Paris, 1906, pp. 424-427. Il convient de remarquer enfin que la croyance au caractère divin des arbres n'est pas restreinte au monde gaulois ou méditerranéen : les Finnois, par exemple, croient en l'existence de dryades qu'ils appellent *Pihlajatar*, nom formé de celui de *pihlaja* « sorbier » (W. MANNHART, *Wald- und Feldkulte*, 2. Auflage besorgt von W. Henschkel, Bd. 1, Berlin, 1904, p. 30.)

2. J. LEITE DE VASCONCELLOS, *Religiões de Lusitania*, t. II, p. 108 sgg.

au-dessus de l'inscription, est occupé par trois palmes ou trois arbustes assez grossièrement figurés¹ : ainsi que l'a remarqué M. Toutain,² une décoration tout à fait analogue se voit sur deux cippes funéraires de la même région, de sorte qu'il est bien difficile d'établir une relation stricte entre ces trois arbustes et le dieu Aernus». Mais, pour me borner à certains points de la Catalogne même, il est pour le moins curieux de constater que quelques sanctuaires paraissent être en rapport avec des arbres. Etudiant le toponyme *Lledó*, M. Cases-Carbó, signalant que le substantif *lledó*, qui en catalan actuel a le sens de «fruit du micocoulier», avait en ancien catalan la valeur aussi de «micocoulier»,³ parle de deux chapelles, la *Mare de Déu del Lladó*, ou *del Miracle*, à Valls, et la *Mare de Déu de Lledó*, à Castelló de la Plana : or, à propos de la première, et de la statue de la Vierge qui y est vénérée, M. Cases-Carbó cite un passage de Puigjaner,⁴ l'historien de Valls, qui relate que «l'any 1366 va ésser trobada aquesta imatge per nn pagès, dins la soca d'un lledoner, en el lloc mateix on després se li erigí la capella».⁵ Et pour l'autre chapelle, celle de Castelló, coïncidence inouïe, «la llegenda o tradició vol que la imatge que s'hi venera l'hagi trobada l'any 1366 un pagès tot llaurant al peu d'un *lledoner*».⁶ Cette coïncidence n'a évidemment pas échappé à M. Cases-Carbó, qui s'est demandé s'il s'agit d'une

1. J. LEITE DE VASCONCELLOS, *op. cit.*, vol. cit., p. 339, fig. 81.

2. J. TOUTAIN, *op. cit.*, vol. cit., p. 140, note 5.

3. J. CASES-CARBO, *Assaigs de paleontologia lingüística catalana*, Barcelona, 1929, p. 92.

4. PUIGJANER, *Història de Valls*, Valls, 1881, p. 84 sgg.

5. J. CASES-CARBO, *op. cit.*, p. 102.

6. J. CASES-CARBO, *op. cit.*, p. 104. Cette statue est extraordinaire de petitesse aussi. M. Cases-Carbó, loc. cit., note 1, donne à son propos les quelques précisions suivantes, qui lui ont été communiquées par M. Salvador Guinot, de Castelló : «La imatge és petiteta, d'uns deu mil·límetres, de pedra tan toscament llaurada, que no sé qui podria certificar que siga una imatge de la Mare de Déu o una icona o un ídolet gentilic...» Et M. Cases-Carbó ajoute encore, suivant toujours les indications de M. Guinot, que «del *Llibre del Bé e del Mal*, de la ciutat de València, que fou cremat en el XVI segle, es conserva, a l'Arxiu municipal de Castelló de la Plana, una pàgina que n'havia estat copiada referent a la troballa de la imatge de Lledó. Diu així : «En lo any 1366 en la ocasió que Perot Graugenc llauraba en lo seu camp, succehí que se li pararen les bous al temps que feya transit per deius un almesquer, forsejà per a que passassen avant y havent donat un pas, de la rella saltà una rahel, et stava dejus una image de Madona Sancta Maria, que prengué ab gran devoció y regocig, e pus la portà a el poblat...»

contamination des deux légendes, ou d'un pur hasard : ce pur hasard serait si extraordinaire que je ne saurais y croire, quant à moi, et je penserais plutôt à la contamination. S'il est vrai que le feuillet conservé aux archives de Castelló, dans lequel est racontée la découverte de la statue, est bien une copie d'un plus ancien *Llibre del Bé e del Mal*, il ne serait pas impossible que le récit ait pris naissance d'abord à Castelló, ce qui ferait que son sosie de Valls n'en serait qu'une reproduction; mais l'histoire même de cette copie de manuscrit brûlé, copie qui serait là uniquement pour nous rapporter la découverte merveilleuse faite par le paysan de Castelló, me paraît bien louche : de sorte qu'il n'est point impossible que ce soit plutôt de Valls que la légende ait passé à Castelló.

Quoi qu'il en soit, ces deux traditions, qui mettent toutes deux une statue de la Vierge en relation avec un micocoulier, tendent à montrer que ces arbres étaient l'objet de quelque culte superstitieux, qu'on a tenté à une époque tardive de christianiser en y substituant le culte de la Vierge — de même que la légende de la Vierge de Montserrat, trouvée dans une caverne, laisse entrevoir que ce massif à l'aspect si étrange et si fantastique a été le centre d'un culte primitif, culte des cavernes ou culte de la montagne. Nous avons du reste un témoignage plus précis de l'existence en Catalogne du culte des arbres, et plus précisément de celui des chênes : Balari signale que dans un acte de 1046 relatif à la vallée de Siarb, dans le comté de Pallars, il est question d'un nom de lieu *cercho sancto*; et ce même endroit, dans une donation faite par le vicomte Pere Arnau en 1126, est appelé «ipsam uillam nomine *cerch sent*».¹ Ce *quercus sanctus* désignait à n'en pas douter un chêne qui, antérieurement au moins, était l'objet d'un culte de la part des populations environnantes.

Résumons et concluons. Il est vraisemblable que, comme la Gaule, comme la Catalogne, ce qui fait aujourd'hui le Roussillon a connu le culte des arbres; il est vraisemblable encore que cette même région n'a pas ignoré — nous en avons parlé à propos de *Madremanya* — les Mères, personnifications des forces divines éparses dans la nature, dans les arbres comme dans les eaux vives; il n'est pas

1. J. BALARI y JOVANY, *Orígenes històrics de Catalunya*, Barcelona, 1899, pp. 212-213.

PAUL AEBISCHER

impossible que cette même région toujours ait possédé, pour désigner le *Quercus lusitanica* Webb., ou une espèce de chêne très voisine, un radical **cax-* qui se retrouve un peu partout en Espagne, dans le lexique courant ou la toponymie : rien ne s'oppose, dès lors, à ce qu'en un point de ce territoire, un culte particulier ait été voué aux *Matres Caxanae*, dont le souvenir nous serait parvenu dans le nom de lieu *Marquixanes*.

PAUL AEBISCHER